



HAL
open science

La politique des profondeurs. Quelques leçons des Subaltern Studies

Yves Sintomer

► **To cite this version:**

| Yves Sintomer. La politique des profondeurs. Quelques leçons des Subaltern Studies. 2024. <hal-04690745>

HAL Id: hal-04690745

<https://hal.science/hal-04690745v1>

Preprint submitted on 6 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Yves Sintomer

La politique des profondeurs. Quelques leçons des *Subaltern Studies*

En lecture à *Raisons politiques*

Les théoriciens politiques francophones de la démocratie restent par trop enfermés dans les traditions théoriques et des discussions du Nord global, méconnaissant largement les pensées et théories venant des Suds¹. Les manuels et cursus en témoignent, tout comme le contenu des revues scientifiques. La vague relativement récente des études postcoloniales et décoloniales est de ce point de vue bienvenue en ce qu'elle bouscule bien des certitudes acquises. Cependant, elle a souvent tendu à proposer des dichotomies trop simples entre des univers épistémologiques qui seraient le propre de l'Occident et d'autres qui caractériseraient les mondes colonisés ou postcoloniaux. Elle néglige en conséquence les innombrables transferts, métissages et tentatives de synthèses qui constituent la pointe la plus stimulante de la réflexion.

De ce point de vue, la théorie politique francophone aurait beaucoup à apprendre des *Subaltern Studies*, du moins lorsqu'elles sont comprises comme un vaste courant de pensée se développant sur plusieurs décennies plutôt que comme le *Subaltern Studies Group* (SSG) qui exista formellement dans les années 1980 et 1990. Jusque dans leurs contradictions et leurs évolutions, les *Subaltern Studies* ont été l'une des lignes de recherches les plus productives et les plus influentes des dernières décennies, en Inde et à l'échelle internationale. Dans cet article, je voudrais dans un premier temps présenter ce courant de pensée. Au sens strict, le *Subaltern Studies Group* (SSG) fut un collectif intéressé par les sociétés coloniales et postcoloniales. Il naquit dans les années 1980 autour de l'historien Ranajit Guha pour tenter de reformuler l'histoire de l'Inde et de l'Asie du Sud. Les premières *Subaltern Studies* travaillèrent l'histoire et la théorie sociales en insistant sur la culture des groupes subalternes et leurs formes autonome d'action. Dans un second temps, le SSG effectua un tournant postcolonial. Il insista sur l'opposition entre la pensée coloniale et les pensées subalternes et se concentra sur l'histoire culturelle et la discussion épistémologique. Après la dissolution du SSC, les chercheurs qui en avaient fait partie formèrent une mouvance hétérogène qui tira le bilan des acquis et impasses des travaux antérieurs. Entretemps, les problématiques travaillées avaient trouvé un fort écho dans d'autres régions du monde.

Dans une seconde partie, je reviendrai sur un débat, méconnu dans l'Hexagone, qui eut lieu entre le marxiste anglais Perry Anderson et des chercheurs indiens ayant appartenu au collectif des *Subaltern Studies*. En 2013, le premier publie *The Indian Ideology*², un pamphlet contre des intellectuels indiens qu'Anderson considère comme liés à l'idéologie nationaliste indienne de Nehru et du Congrès. Dans ce livre, Anderson ignore presque complètement les critiques indiennes de l'historiographie et de l'idéologie nationalistes, et en particulier la plus importante

¹ Je remercie Marie-Hélène Bacqué, Laurent Jeanpierre, Kolja Lindner, Samuel Hayat, Stéphanie Tawa Lama-Rewal et les participants au séminaire « Democracy » (Ash Center for democratic governance and innovation, Harvard Kennedy School), au Symposium « Liberal Democracy and Its Challenges for Education and for Political Science » (American University of Paris / University College London), et au séminaire « Polis » (Centre de Théorie Politique, Université libre de Bruxelles) pour leurs commentaires précieux sur des versions antérieures de cet article. Merci également à Marc Saint-Upéry pour nos discussions sur le sujet.

² Perry Anderson, *The Indian Ideology*, Londres/New York, Verso, 2013.

d'entre elles, portée par le SSG. En réaction, trois anciens chercheurs de celui-ci publient une réponse à Anderson¹. D'autres universitaires appartenant plus ou moins à cette mouvance, tels que Ravi Sinha, se joignent au débat. Je mettrai en valeur une notion spécifique qui a surgi au cours de la controverse, celle de « politique des profondeurs », proposée par Ravi Sinha². Enfin, je me proposerai de réinterpréter cette notion et j'esquisserai la façon dont cette discussion peut nous aider à inverser le regard sur la politique et la démocratie en prenant le point de vue de cette école de pensée venue des Suds et en interrogeant sur la mobilisation des imaginaires en politique au 21^e siècle.

Des *Subaltern Studies*

Formé en large partie d'intellectuels bengalis venant des hautes castes, le SSG commença à l'Université de Sussex puis se diffusa à travers les étudiants et jeunes collègues de Ranajit Guha (1923-2023) dans les universités anglo-américaines et indiennes, en particulier à Calcutta et Delhi. Il publia dix volumes collectifs entre 1982 et 1999³, auxquels s'ajoutèrent deux autres tomes les années suivantes⁴. En 1988, un *reader* dirigé par Guha et Gayatri Chakravorty Spivak (1942-), avec une préface d'Edward W. Saïd, contribua beaucoup à sa réception aux États-Unis et dans le monde entier⁵. Nombre de monographies importantes de membres du groupe parurent également au cours de cette période. On peut citer entre autres les livres de Ranajit Guha⁶, Dipesh Chakrabarty (1948-)⁷, Partha Chatterjee (1947-)⁸, Sudipta Kaviraj (1945-)⁹ et Sumit Sarkar (1939-)¹⁰. Les différences entre les membres du groupe se creusèrent progressivement et aboutirent à sa dissolution dans les années 2000.

Le contexte historique dans lequel le SSG se constitue est celui d'une déstabilisation de la République indienne. Le Congrès, qui avait dominé le système politique avec Jawaharlal Nehru (1889-1964) et sa fille Indira Priyadarshini Gandhi (1917-1984), commence à perdre son

¹ Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj, Nivedita Menon, *The Indian Ideology. Three responses to Perry Anderson*, Permanent Black/Ashoka University, Ranikhet.

² Ravi Sinha, « The Indian Unconscious », 14/10/2015, <http://eacpe.org/content/uploads/2015/10/The-Indian-Unconscious.pdf>.

³ Ranajit Guha *et alii* (dir.), *Subaltern Studies: Writings on South Asian History and Society*, 10 paperback Volume Set, New Delhi, Oxford University Press, 1999. Le texte programmatique de Guha, paru dans le premier volume, a été traduit en français : Ranajit Guha, « Quelques questions concernant l'historiographie de l'Inde coloniale », traduit par Lise Guilhamon et Vanessa Caru, *Tracés*, n° 30, 2016 : « L'expérience minoritaire ».

⁴ Partha Chatterjee, Pradeep Jeganathan (dir.), *Community, Gender and Violence : Subaltern Studies XI*, New York, Columbia University Press, 2001 ; Shail Mayaram, M. S. S. Pandian, Ajay Skaria (dir.), *Muslims, Dalits, and the Fabrications of History*, New Delhi: Permanent Black / Ravi Dayal, 2005.

⁵ Ranajit Guha & Gayatri Chakravorty Spivak (dir.), *Selected Subaltern Studies*, Foreword by Edward Said, New York / Oxford, Oxford University Press, 1988.

⁶ Ranajit Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Oxford University Press, Delhi, 1983 ; *Dominance without Hegemony : History and Power in Colonial India*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1998.

⁷ Dipesh Chakrabarty, *Rethinking Working Class History*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

⁸ Partha Chatterjee, *Nationalist Thought and the Colonial World*, Londres, Zed Books, 1986 ; *A Possible India*, New Delhi, Oxford University Press, 1997 ; *The Politics of the Governed : Popular Politics in Most of the World*, New York, Columbia University Press, 2004 (traduction française par Christophe Jaquet : *La politique des gouvernés*, Paris, Amsterdam, 2009).

⁹ Sudipta Kaviraj, *Politics in India*, New Delhi, Oxford University Press, 1999.

¹⁰ Sumit Sarkar, *Modern India : 1885-1947*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1989 ; *Writing Social History*, Delhi, Oxford University Press, 1998 ; *Beyond Nationalist Frames : Post-Modernism, Hindu Fundamentalism, History*, Delhi, Oxford University Press, 2002.

emprise sur le pays à partir de la fin des années 1960. Des troubles s'ensuivent. De 1975 à 1977, Indira Gandhi instaure un état d'urgence. Les libertés civiles fondamentales sont suspendues et la presse censurée. En 1977, elle perd les élections législatives, revient au pouvoir en 1980, mais est assassinée en 1984 sur le fond de conflits séparatistes avec la minorité sikh. La démocratie indienne est menacée. S'ensuit une période d'instabilité qui débouchera 30 ans plus tard sur la victoire de l'actuel Premier ministre, le nationaliste d'extrême droite hindou Narendra Modi. À partir de la fin des années 1960, comme dans d'autres parties du monde, de nombreux militants radicaux pensent que l'heure de la révolution approche. En Inde, la présence de la Chine à proximité constitue une incitation importante. Des dizaines de milliers de jeunes militants et intellectuels indiens « vont au village » pour comprendre les paysans indiens et les aider à s'organiser – un mouvement à la fois parallèle et différent de ceux que font leurs homologues occidentaux lorsqu'ils forment des communautés hippies ou décident de s'établir dans les usines trouver une base de masse et organiser les ouvriers. Dans le même temps, la gauche traditionnelle a du mal à se moderniser et à s'adapter à la nouvelle période. En Inde, elle est surtout constituée de deux partis communistes, parmi les plus importants à l'échelle mondiale en dehors du monde soviétique, l'un prorusse et le second prochinois. Ils gèrent régulièrement deux États fédérés, le Bengale-Occidental et le Kerala, et sont pleinement investis dans la politique institutionnelle. Dans un contexte de néolibéralisme croissant, tant au niveau international qu'en Inde, leur déclin relatif ouvre la voie à l'insurrection naxalite-maoïste, qui débute à la fin des années 1960 et devient la guérilla la plus importante au monde au milieu des années 2000.

La première période : un renouvellement de l'histoire et de la théorie sociales

Les chercheurs du SSG étaient des intellectuels publics désireux de rénover les sciences humaines et sociales mais également préoccupés par l'évolution politique de leur pays. Guha lui-même avait longtemps milité dans le parti communiste indien. Lorsque se forma le groupe, ses membres, sans être directement engagés dans l'action, étaient déçus par la gauche traditionnelle et voyaient avec fascination les mobilisations paysannes et en particulier le mouvement naxalite. Cette vision était étroitement liée à leurs thèses scientifiques. Ils critiquaient les deux principales écoles historiographiques sur l'Inde, l'école néocoloniale d'histoire indienne de Cambridge et l'historiographie nationaliste locale. La première braquait le projecteur sur l'action des colonisateurs et sur celle des élites indiennes cooptées par ceux-ci qui, peu à peu, forgèrent le mouvement pour l'indépendance. La seconde, tout en dénonçant vivement les désastres de la colonisation et leur euphémisation par l'école de Cambridge, partageaient partiellement la perspective de celle-ci. Ils insistaient surtout sur l'action des grands hommes et des élites et lisaient le combat pour l'indépendance comme un mouvement de rattrapage qui devait permettre à l'Inde de rejoindre la modernité sociale, économique et politique sur le chemin tracé par l'Occident. Les *Subaltern Studies* essayaient parallèlement de mettre à jour et de réviser la théorie marxiste dont elles provenaient mais qu'elles considéraient largement inadéquate. Les marxistes orthodoxes partageaient en effet avec les historiographies dominantes une même conception téléologique de l'histoire pour laquelle la classe ouvrière devrait être le moteur de la transition à une modernité socialiste, sur une voie tracée d'avance où la paysannerie était reléguée au rang d'auxiliaire.

Ranajit Guha et ses collègues pratiquaient une histoire empirique mais fortement appuyée sur la théorie sociale. Dans un premier temps, ils tentèrent de réaliser une synthèse entre la sociologie anglaise des classes populaires (Richard Hoggart), l'histoire d'en bas, notamment anglaise (Eric Hobsbawm, Christopher Hill) et française (Georges Lefebvre), le marxisme hétérodoxe de Gramsci et l'anthropologie structurale. Leur objectif était de souligner et d'analyser deux points clés. Le premier était le fait qu'au cours du 19^e et de la première moitié du 20^e siècle, le capitalisme, la modernité, le gouvernement électoral, puis plus tard la démocratie de masse, se développaient en Angleterre alors qu'en même temps, les trois premiers éléments étaient confinés au surface de la société indienne. La masse du peuple restait exclue de l'économie capitaliste formelle, de la modernité et du gouvernement électoral. En soi, le constat n'était pas forcément original, mais son explication faisait l'objet de perspectives contrastées. Pour l'école de Cambridge mais aussi pour bien des marxistes, la colonisation avait contribué à diffuser progressivement la modernité dans la colonie. Pour l'historiographie nationaliste, c'était l'indépendance qui permettait à l'Inde de rattraper progressivement l'avant-garde – les marxistes ajoutaient que seule la révolution prolétarienne pourrait conclure le mouvement. Les *Subaltern Studies* montraient à l'inverse que la modernité imposée par les colons et reprise par les élites nationalistes ne touchait qu'une fine couche sociale ; et que, pour la masse de la population, essentiellement paysanne, les rapports prémodernes et précapitalistes avaient plutôt été renforcés avec le pouvoir croissant des propriétaires fonciers et des usuriers ou le développement des plantations fondées sur un semi-servage. L'indépendance n'ayant pas bouleversé les rapports sociaux, ses résultats après quelques décennies ne manquaient pas d'être fort décevants au regard des attentes qu'elle avait suscitées. Au total, la modernité des uns se développait en laissant intactes les caractéristiques prémodernes du plus grand nombre, voire, voire en les renforçant.

La deuxième thèse était que les subalternes, à savoir, pour l'essentiel, les paysans dans le cas de l'Inde, avaient de façon erronée été considérés comme une masse passive par les autres historiographies. À travers un travail inventif sur les sources¹, il était possible de mettre en valeur leur pouvoir d'agir (*agency*) jusque-là négligé. Loin d'être passifs, les paysans se mobilisaient régulièrement politiquement, mais d'une manière très différente de celle des élites indiennes et de la classe ouvrière occidentale. Leur idéologie s'appuyait largement sur un imaginaire traditionnel incluant en particulier la religion et les castes. Ils pratiquaient une politique insurrectionnelle plutôt qu'électorale et institutionnelle. Le récit d'E.P. Thompson sur la formation de la classe ouvrière anglaise² était une source d'inspiration car il était un exemple remarquable d'histoire d'en bas. Cependant, sa démonstration empirique ne pouvait être reproduite en Inde en raison d'une culture matérielle et spirituelle bien différente de l'esprit libéral et moderne partagé dans une certaine mesure par la classe ouvrière, la classe moyenne et la bourgeoisie en Angleterre.

Le SSG empruntait de façon libre à Gramsci la notion de subalternes. Le théoricien marxiste italien l'avait inventé dans la prison fasciste parce qu'il était moins risqué d'utiliser ce mot

¹ Celui-ci n'est pas sans évoquer à posteriori la recherche de Carlo Ginzburg travaillant sur la culture populaire. Cf. par exemple *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.

² E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, Victor Gollancz, 1963.

plutôt que celui de classe ouvrière ou de prolétariat, mais aussi pour comprendre pourquoi une révolution socialiste avait échoué en Italie après la Première Guerre mondiale. La paysannerie et les couches inférieures de la population, notamment dans le Sud de l'Italie, n'avaient pas rejoint la classe ouvrière industrielle et le prolétariat rural du Nord. L'avantage d'utiliser la notion de subalternes était d'aller au-delà de la focalisation traditionnelle du marxisme sur la classe ouvrière formelle. Les remarquables recherches sur le prolétariat industriel du Bengale utilisaient la grille de lecture subalterne, car les ouvriers restaient dans une large mesure imbibés des imaginaires de la paysannerie dont ils provenaient¹. Le SSG empruntait également à Gramsci la notion d'hégémonie. Ce dernier avait soutenu que la culture et les idées, négligées dans les cercles marxistes traditionnels, étaient cruciales pour la stabilisation et la déstabilisation de l'ordre social et politique existant. L'hégémonie, qui incluait à la fois la coercition et le consentement, le pouvoir et les croyances, était essentielle pour qu'une classe puisse gouverner. Les *Subaltern Studies* soutenaient que la bourgeoisie britannique avait conquis l'hégémonie sur la majorité de la population de Grande-Bretagne et que dans l'Inde coloniale, les Britanniques avaient assis leur hégémonie sur l'élite colonisée. Cependant, la domination sur les groupes subalternes indiens impliquait une domination sans fards plutôt qu'une véritable hégémonie. Les groupes subalternes indiens, exclus de la politique institutionnelle, tentaient en retour régulièrement de modifier leur condition en déployant une politique insurrectionnelle fondée sur les valeurs traditionnelles. Enfin, l'étude des subalternes montrait que la pénétration des idéaux et notions occidentales en Inde s'était toujours couplée d'hybridations avec les imaginaires et les concepts autochtones.

Le placement de la focale sur les masses populaires, en particulier paysannes, était donc largement inspiré par l'histoire d'en bas et le marxisme gramscien, et les méthodologies historiographiques utilisées par la première. De l'anthropologie structurale française, le groupe voulait importer l'idée selon laquelle on pouvait reconstruire les structures élémentaires de la politique paysanne et subalterne – un parallèle non dissimulé avec le célèbre livre de Claude Lévi-Strauss².

Le tournant postcolonial et postmoderne

Une majorité du SSG se tourna progressivement vers d'autres interlocuteurs et opéra un virage postcolonial, postmoderne et poststructuraliste. La discussion principale se déroulait désormais avec Foucault, Derrida et des universitaires postcoloniaux tels que Spivak³. L'influence de cette dernière fut tout à fait notable. Certaines théories féministes furent également introduites. Ce faisant, la majorité des contributeurs eurent tendance à passer de l'histoire sociale et de la théorie politique aux études culturelles et à l'épistémologie. Dans les derniers ouvrages collectifs comme dans les monographies, l'accent fut mis sur une alternative à la modernité occidentale.

Pour partie, cette évolution provenait d'une logique interne à l'enquête lancée depuis les origines du SSG. Si la modernité occidentale avait produit des conséquences aussi catastrophiques pour l'Inde et d'autres colonies, si ses procédures rationnelles incarnées dans

¹ Dipesh Chakrabarty, *Rethinking Working Class History*, op. cit.

² Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.

³ Ranajit Guha & Gayatri Chakravorty Spivak (dir.), *Selected Subaltern Studies*, op. cit.

l'administration et les modes de gouvernance avaient constitué des instruments clefs au service de la colonisation, tout comme sa « volonté de savoir » développée dans l'anthropologie et l'historiographie coloniale, si les subalternes avaient été privés doublement de parole, par les élites coloniales et locales puis par les sciences humaines et sociales, et si les tentatives de Nehru et du Congrès visant à moderniser l'Inde selon les modèles occidentaux avaient échoué, n'était-il pas temps de déconstruire le noyau même de la modernité occidentale et de proposer une alternative postmoderne et postcoloniale ? Réciproquement, l'insistance placée sur une sphère culturelle radicalement autonome des subalternes poussait aussi à tirer des conclusions radicales.

Les premières *Subaltern Studies* pouvaient être pensées comme un programme original insistant dans ses attendus théoriques comme dans ses résultats empiriques sur des logiques d'hybridation ou, pour employer une conceptualité indienne, de vernacularisation. Contre « une téléologie du progrès » qui voyait dans la colonisation européenne « la mise en route d'un mouvement inéluctable de transformation vers une modernité déterminée ailleurs », une modernité « d'origine européenne ébranlant l'Inde traditionnelle perçue [...] comme rigidifiée dans ses "traditions" », Guha proposait « une autre façon de penser la "modernité coloniale". Contre un clivage tradition / modernité, Inde / Europe, colonisés / colonisateurs », il thématissait la construction d'une modernité indienne particulière qui ne devait pas « être analysée à l'aune d'autres modèles (par rapport auxquels elle resterait éternellement inachevée) mais à l'aune de ses caractéristiques propres.¹ »

Les « nouvelles » *Subaltern Studies* tendirent à radicaliser le propos à un point qui rompait avec ce programme. Ce n'était pas seulement le grand récit téléologique d'une voie unique d'accès à la modernité qui était contesté : garder la même forme de récit historique ne pouvait que reproduire la domination sur les subalternes. Ces derniers ne pouvaient pas avoir le même type de langage que les sciences d'origine occidentale. La forme classique du récit historique devait être déconstruite, d'autres formes d'expressions privilégiées, les synthèses et les grands récits abandonnés au profit des fragments². Dans la version la plus radicale, il fallait abandonner l'idée que les subalternes puissent « parler » à travers les reconstructions des chercheurs³. L'attention au contexte social et historique se dissipait sous le tranchant d'un raisonnement épistémologique inspiré du *discursive turn*. Des études de plus en plus nombreuses s'attachaient aux classes moyennes tandis que les subalternes tendaient à disparaître⁴ – plus exactement, la notion de subalternes tendait à perdre ses caractéristiques sociologiques pour désigner les

¹ Isabelle Merle, « Les *Subaltern Studies*. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, 2004/3, n° 56, p. 145.

² Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

³ Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », in Cary Nelson and Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke, Macmillan, 1988, p. 271–313. Traduction française par Jérôme Vidal : *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Amsterdam / Multitudes, Paris, 2020 ;

⁴ Sumit Sarkar, « The Decline of the Subaltern in Subaltern Studies », in *Writing Social History*, Delhi, Oxford University Press, 1997, p. 82-108. Traduction française par Thierry Labica : « Le déclin du subalterne dans les *Subaltern Studies* », *Contretemps.eu*, 12/06/2017, <https://www.contretemps.eu/critique-subaltern-studies-spivak-chatterjee-guha/>.

individus, la culture et les savoirs des colonisés. Ce programme provoqua le départ de ceux qui, comme Sumit Sarkar, restaient attachés à la problématique initiale.

Les études subalternes au-delà du Subaltern Studies Group

Des difficultés propres au programme historico-anthropologique et à la théorie sociale des premières *Subaltern Studies* avaient contribué à leur abandon. Si le SSG avait fortement modifié l'historiographie de l'Inde, certaines de ses thèses étaient à posteriori problématiques. L'idée selon laquelle il était possible de trouver une structure élémentaire de la politique subalterne, transversale à l'histoire, n'était pas assez sensible aux contextes et se voyait démentie par les travaux des chercheurs du SSG eux-mêmes. De plus, autant l'attention portée à la spécificité de la politique et de la culture subalternes enrichissait l'analyse, autant la thèse d'une coupure totale entre une sphère subalterne autonome et la sphère institutionnelle des élites était peu convaincante. Elle l'était d'autant moins que dans la République indienne indépendante, en quelques décennies, de plus en plus de subalternes avaient été inclus dans la politique institutionnelle. Y avaient contribué l'imaginaire d'une Inde souveraine et socialement juste incarnée dans ce parti de masse qu'était devenu le Congrès ; le redécoupage linguistique des États indiens qui avait permis une vernacularisation de la langue politique ; la création de quotas (sous la forme de « sièges réservés » aux « intouchables », les Dalits, aux tribus autochtones, puis aux castes inférieures (OBC) et, au niveau local, aux femmes ; et le développement d'un État social qui, s'il était limité et fortement clientéliste au regard de ses équivalents européens, n'en constituait pas moins une évolution très nette par rapport à l'époque coloniale. L'absolutisation de la thèse sur l'autonomie des subalternes, que l'on peut retrouver avec un autre langage chez l'anthropologue James Scott ou le philosophe Toni Negri, était démentie par les enquêtes socio-historiques empiriques. Troisièmement, les premières *Subaltern Studies* n'avaient paradoxalement accordé qu'une attention latérale à la structuration en castes, si importante dans la politique du sous-continent. Enfin, mis à part un texte qui continue d'être très cité¹, le rôle spécifique des femmes n'avait guère suscité d'intérêt, mettant le SSG en porte-à-faux face au développement des recherches placées sous les signes du genre et de l'intersectionnalité. D'ailleurs, l'un des acquis positifs des nouvelles *Subaltern Studies* fut de prendre beaucoup plus au sérieux les questions du genre et des castes, et d'intégrer une nouvelle génération, plus jeune, de chercheurs et chercheuses comme la féministe Nivedita Menon (1960), ce qui contribua à ouvrir un club qui était initialement presque entièrement masculin.

L'évolution de la mode universitaire avait également contribué au tournant vers les nouvelles *Subaltern Studies*. Le structuralisme et plus encore le marxisme étaient passés à la trappe au profit des diverses variantes de la *French Theory*. Des personnalités aussi ouvertes et curieuses que celles du SSG ne pouvaient en rester indemnes. Inversement, lorsque la mode postmoderne commença à se dissiper, du moins en dehors des universités anglo-saxonnes, les critiques qu'avaient rencontrées les nouvelles *Subaltern Studies* furent intégrées par les plus originaux et les plus rigoureux de ses chercheurs. Certains des auteurs les plus en vue du SSG avaient d'ailleurs reculé devant les conséquences les plus extrêmes du post-modernisme. Pour Dipesh Chakrabarty, le mot d'ordre de « provincialiser l'Europe », s'il signifiait un congé

¹ Partha Chatterjee, « The Nationalist Resolution of the Women's Question » [1989], in *Empire and Nation. Selected Essays*, New York, Columbia University Press, 2010.

définitivement pris avec l'histoire universelle à la Hegel, ne revenait pas à proclamer un pur relativisme. Il n'était pas incompatible avec un universalisme plus modeste et plus inclusif¹. Le tournant postcolonial du SSG se différenciait donc de ce que produisirent par la suite les versions les plus radicales des théories postcoloniales et les productions des principaux ténors de la pensée décoloniale². Une autre différence avec celle-ci était que loin de rejeter les références à des penseurs du Nord global, l'opposition entre le discours rationaliste des Lumières et la culture des subalternes puisaient largement dans la critique européenne de la modernité, de Nietzsche à Derrida en passant par Foucault et la *French Theory*.

L'évolution politique impacta également les nouvelles *Subaltern Studies*. Celles-ci s'étaient vu reprocher une tendance à essentialiser la culture des colonisés, opposée de façon dichotomique à celle des colonisateurs. Or, une partie importante des luttes sociales dans les Suds revendiquait au moins en partie des droits, des valeurs ou des institutions typiques de la modernité politique occidentale. En Inde même, la recherche d'une alternative à cette dernière et à l'idéologie du Congrès indien tendait de plus en plus à être incarnée par l'imaginaire Hindutva de Modi et sa vision religieuse, ethnique et autoritaire du pays³. Si les chercheurs du SSG ne pouvaient être soupçonnés de sympathie envers ce programme, force était de constater que les versions les plus radicales du postcolonialisme étaient désarmées pour faire face à cette menace.

Après la dissolution du SSG, ses chercheurs se dispersèrent dans des directions assez différentes et proposèrent des bilans contrastés de l'expérience⁴. Les plus intéressants d'entre eux intégrèrent certaines des objections avancées à l'encontre des premières comme des nouvelles *Subaltern Studies*, prirent un recul critique sans pour autant jeter aux orties les dimensions les plus intéressantes des deux périodes antérieures, s'ouvrirent à d'autres problématiques, notamment à l'écologie, au genre ou aux castes, et tentèrent de nouvelles synthèses. Comme l'a écrit Chatterjee dans un texte récent, « La provincialisation des concepts politiques occidentaux n'a pas pour but d'affirmer une quelconque revendication indigéniste selon laquelle la tradition indienne a toujours eu ses propres concepts de droit, d'égalité, de liberté, de démocratie, de laïcité, etc., comme le font aujourd'hui les nationalistes hindous. Elle relève d'une démonstration rigoureuse de la façon dont les idiomes occidentaux et hindous ont fini par s'entremêler dans les pratiques linguistiques et politiques des diverses populations du pays.⁵ »

¹ Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000. Traduction française par Olivier Ruchet et Nicolas Vieillescazes : *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Amsterdam, 2009.

² Stéphane Dufoix, *Décolonial*, Paris, Anamosa, 2023 ; Philippe Colin et Lissel Quiroz, *Pensées décoloniales. Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Paris, La Découverte, 2023.

³ Christophe Jaffrelot, *L'Inde de Modi. National-populisme et démocratie ethnique*, Paris, Fayard, 2019.

⁴ Pour un bilan contrasté du SSG par certains de ses anciens membres, cf. Partha Chatterjee, « After Subaltern Studies », *Economic and Political Weekly*, 01/09/2012, Vol. 47, No. 35, p. 44-49 ; Dipesh Chakrabarty, « Subaltern Studies in Retrospect and Reminiscence », *Economic and Political Weekly*, 23/03/2013, Vol. 48, No. 12 p. 23-27 ; « Entretien avec Dipesh Chakrabarty, Quelle histoire pour les dominés ? », Propos recueillis et traduits par Catherine Halpern, *Sciences Humaines*, 175, octobre 2006 ; Ngoru Nixon « Debating the 'After' of Subaltern Studies », *Economic and Political Weekly*, 20/07/2019, vol IV, no 30 29, p. 27-31 ; Sumit Sarkar, « Subalternité et histoire globale », *Actuel Marx*, 2011/2, n° 50, p. 207-217 ; « The Decline of the Subaltern in Subaltern Studies », *op. cit.*

⁵ Partha Chatterjee, « Penser les révolutions depuis l'Inde », traduit de l'anglais par Christophe Jaquet, in Ludivine Bantigny et alii (dir.), *Une histoire globale des révolutions*, Paris, La Découverte, 2023, p. 25.

Quoique moins visible collectivement du fait de la disparition du SSG, cette mouvance produisit entre la seconde moitié des années 2000 et les années 2020 quelques-uns de ses ouvrages les plus stimulants¹. Pour n'en mentionner que deux exemples, traduits en français, le livre plus récent de Chakrabarty *Après le changement climatique, penser l'histoire*² représente sans doute la réflexion la plus stimulante existant à l'heure actuelle en vue d'une synthèse entre les sciences sociales et humaines d'une part, les sciences de l'écologie, du vivant, de la terre et des systèmes planétaires de l'autre. De même, l'anthropologue Alpa Shah (1976-), que l'on peut rattacher à cette mouvance, a livré une extraordinaire enquête sur la guérilla naxalite³. Cette troisième période des *Subaltern Studies* s'est finalement révélée extrêmement productive.

Au-delà du SSG, on peut regrouper sous le nom de *Subaltern Studies* une tendance plus large de chercheurs qui placent la focale sur les subalternes plutôt que sur les élites et qui tentent d'analyser la vie, les imaginaires et les luttes des premiers en veillant à rendre compte de leurs logiques propres ; qui interrogent les effets de la colonisation, des empires et de la globalisation, en particulier dans les Suds, en évitant de penser de façon téléologique que ces derniers seraient des retardataires dans la voie empruntée auparavant par le Nord global ; et qui questionnent de façon critique les formes de rationalité, les imaginaires, les anthropologies et les épistémologies dominantes dans celui-ci. Les *Subaltern Studies* se sont particulièrement développées en Amérique latine, à la fois dans leur première perspective, orientée vers une histoire d'en bas⁴, et dans leur seconde conceptualisation, postmoderne et postcoloniale⁵. Elles ont également influencé les chercheurs africains⁶. Dans une large mesure, les travaux de l'anthropologue James C. Scott (1936-), dont les premiers sont contemporains du SSG, peuvent s'inscrire dans cette vaste tendance⁷. Il en va de même pour des anthropologues comme Arjun Appadurai

¹ Pour citer quelques exemples, cf. Dipesh Chakrabarty, *The Climate of History in a Planetary Age*, Chicago, The University of Chicago Press, 2021 ; traduction française *Après le changement climatique, penser l'histoire*, Paris, Gallimard, 2023 ; Partha Chatterjee, *I Am the People. Reflections on Popular Sovereignty Today*, New York, Columbia University Press, 2020 ; Sudipta Kaviraj, *The Imaginary Institution of India: Politics and Ideas*, New York, Columbia University Press, 2010 ; Nivedita Menon, *Seeing Like A Feminist*, New Delhi, India Penguin, 2012 ; Sumit Sarkar, *Modern Times : India 1880s–1950s*, Ranikhet, Permanent Black, 2014.

² Dipesh Chakrabarty, *Après le changement climatique, penser l'histoire*, Paris, Gallimard, 2023.

³ Alpa Shah, *Night March . Among India's Revolutionary Guerrillas*, Londres, Hurst & Company, 2021 ; traduction française par Célia Izoard : *Le livre de la jungle insurgée : Plongée dans la guérilla naxalite en Inde*, Paris, Editions de la Dernière Lettre, 2022 [2018]. Cf. aussi *In the Shadows of the State. Indigenous politics, Environmentalism, and Insurgency in Jharkhand, India*, Durham (NC) / Londres, Duke University Press, 2010.

⁴ Cf. par exemple Florencia E. Mallon, *Peasant and Nation. The Making of Postcolonial Mexico and Peru*, Berkeley, The University of California Press, 1995 ; Adolfo Gilly, *El cardenismo : una utopía mexicana*, Mexico, Cal y Arena, 1994, nouvelle édition Mexico, Era, 2001 ; *Nuestra caída en la modernidad*, Mexico, BPR, 1988, traduction française par Véronique Giraud et Yves Sintomer : *Mexique. Notre chute dans la modernité*, Paris, Syllepse, 1992.

⁵ C'est dans cette seconde perspective que s'est constitué le *Latin-American Subaltern Studies Group*. Cf. Latin American Subaltern Studies Group, « Founding Statement », *Boundary 2*, 20/03/1993, p. 110-121 ; John Beverley, *Subalternity and Representation : Arguments in Cultural Theory*, Durham (NC), Duke University Press, 1999 ; Iliana Yamileth Rodriguez (dir.), *The Latin American Subaltern Studies Reader*, Durham (NC), Duke University Press, 2001. Pour une analyse du débat latino-américain, cf. Guillermo Bustos, « Enfoque subalterno e historia latinoamericana (Nación, subalternidad y escritura de la Historia en el debate Mallon - Beverley) », *Revista Historia y Espacio*, 18, 2002, p. 227-254.

⁶ Cf. par exemple Mahmood Mamdani, *Citizen and Subject : Contemporary Africa and the Legacy of Late Colonialism*, Princeton, Princeton University Press, 2018.

⁷ James C. Scott, *The Moral Economy of the Peasant : Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1979 ; *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1985 ; *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*,

(1949-)¹, ou de la recherche d'un Carlo Ginzburg (1939-) sur la culture populaire de l'Époque moderne en Europe².

En France, la réception des *Subaltern Studies* a été minimale, tardive et très sélective. En témoignent le très faible nombre de traductions : deux recueils de textes, tous deux centrés sur les nouvelles *Subaltern Studies*³, les essais emblématiques de Spivak et Chakrabarty clairement inscrits dans la perspective postcoloniale⁴, deux monographies de Chakrabarty et Chatterjee relevant de la troisième période des *Subaltern Studies*⁵, et une poignée de textes ou d'entretiens⁶. Du côté des historiens, quelques articles critiques de bonne tenue ont été publiés⁷, mais ils viennent surtout de spécialistes du monde indien⁸. Le numéro des *Annales* portant sur les empires n'a par exemple fait qu'évoquer les *Subaltern Studies*⁹. Les politistes travaillant sur les aires culturelles se sont partiellement engagés dans le débat¹⁰, mais la théorie politique est restée quant à elle indifférente ou presque, à l'exception, par ailleurs limitée, de discussions internes au marxisme¹¹. Il est frappant à cet égard que le numéro de *Raisons politiques* intitulé *Prises de parole : les discours subalternes* n'ait fait qu'évoquer en passant dans l'introduction les *Subaltern Studies*, et que celles-ci soient absentes des articles du numéro¹². Le décès en 2023 du fondateur du SSG, Ranajit Guha, est passé inaperçu. Il est cependant possible que l'ouvrage séminal de Dipesh Chakrabarty, *Après le changement climatique, penser l'histoire*, qui a fait

New Haven / Londres, Yale University Press, 1990 ; *The Art of Not Being Governed : An Anarchist History of Upland Southeast Asia*, New Haven / Londres, Yale University Press, 2009 ; *Decoding Subaltern Politics. Ideology, Disguise, and Resistance in Agrarian Politics*, Londres, Routledge, 2012.

¹ Arjun Appadurai, *Modernity At Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.

² Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers*, op. cit.

³ Diouf, Mamadou (dir.), *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*, Paris / Amsterdam, Karthala / Sepsis, 1999 ; Ranajit Guha et alii, *Subaltern Studies. Une anthropologie*, traduit de l'anglais par Frédéric Cotton, Toulouse, l'Asymétrie, 2017.

⁴ Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, op. cit. ; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe*, op. cit.

⁵ Dipesh Chakrabarty, *Après le changement climatique*, op. cit. ; Partha Chatterjee, *La politique des gouvernés*, op. cit.

⁶ Cf. notamment Partha Chatterjee, « Retour sur l'empire et la nation. Cinquante ans après Bandung », *Tumultes*, 2008/2, n° 31, p. 147-165 ; « Politique des gouvernés », *Multitudes* 2011/2, n° 45, p. 174-182 ; « Penser les révolutions depuis l'Inde », art. cit.

⁷ Michelle Zancarini-Fournel, « À propos du 'retard' de la réception en France des *Subaltern Studies* », *Actuel Marx*, n° 51, 2012, pp. 150-164 ; Isabelle Merle, « Les *Subaltern Studies* », op. cit. Cf. aussi, dans une optique généraliste, Hélène Frouard, « *Subaltern studies* donner la parole aux invisibles », *Sciences Humaines*, n. 335, avril 2021.

⁸ Jacques Pouchepadass, « Que reste-t-il des *Subaltern Studies* ? », *Critique internationale*, 2004/3, n. 24, p. 67-79 ; « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'homme*, 156, 2000, p. 161-186. Pour un panorama pénétrant des débats intellectuels indiens, cf. Stéphanie Tawa-Lama Rewal, « L'Inde, fabrique (menacée) des intellectuels globaux. De la provincialisation de l'Europe à la mythologisation de l'Inde précoloniale », *Revue du Crieur*, 2018/1, n° 9, p. 132-147.

⁹ « *Empires* », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2008/3 (63e année), p. 489-491.

¹⁰ Marie-Claude Smouts (dir.), *La situation postcoloniale*, Paris, presses de la FNSP, 2007 ; Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

¹¹ En sus de la controverse ouverte par Vivek Chibber, évoquée plus bas, cf. Marianna Scarfone. « Gramsci en Inde : la réception de la pensée dans les "*Subaltern studies*" », *Raison Présente*, 2010, 175 (1), p. 41-54. Pour sa part, Hourya Bentouhami (« Gandhi et les *Subaltern Studies*. La désobéissance civile en question », in Augustin Giovannoni et Jacques Guilhaumou (dir.), *Histoire et subjectivation*, Paris, Kimé, 2008, pp. 141-164) ne fait qu'effleurer superficiellement les chercheurs indiens.

¹² *Raisons politiques*, 2017/4 (N° 68) : *Prises de parole : les discours subalternes*, dossier sous la direction d'Orazio Irrera et Daniele Lorenzini.

l'objet d'un débat avec Latour et d'une discussion d'Étienne Balibar, commence à changer la donne. Au total, on peut cependant affirmer que le monde académique francophone est largement passé à côté de ce courant majeur – ou du moins de sa branche principale, car les travaux de James Scott ou Arjun Appadurai ont quant à eux bénéficié d'une réception digne de ce nom.

La politique des profondeurs

C'est dans un sens large que je m'appuierai sur les *Subaltern Studies* dans la suite de cet article, en introduisant une forte dimension de théorie politique et en ne limitant pas la discussion à l'historiographie. Appeler études subalternes ce corpus vaste et quelque peu hétérogène a l'avantage de prendre une étiquette inventée par des chercheurs non occidentaux. Cela permet d'attirer l'attention sur le fait que l'histoire politique et la sociologie des groupes subalternes du Nord global et, par extension, de la société dans laquelle ils ont vécu, ne sont pas nécessairement le modèle pour comprendre les subalternes et par extension toutes les sociétés dans le monde. Se pencher sur les expériences historiques et les réflexions théoriques des Suds nous aidera également à mieux comprendre le Nord, son passé, son présent et son avenir. Dans cette perspective, le débat entre Perry Anderson et les auteurs indiens des *Subaltern Studies* constitue un prisme intéressant.

La critique de l'idéologie indienne par Perry Anderson.

*The Indian Ideology*¹, publié en 2013, juste avant l'arrivée au pouvoir de Narendra Modi, est sans doute moins profond et original que les ouvrages de l'auteur consacrera quelques années après à la comparaison URSS / Chine et à l'évolution politique du Brésil, et nettement plus eurocentriste que le grand livre qu'il avait consacré à l'État absolutiste en 1974². Sa visibilité vient surtout du statut de Perry Anderson, l'un des intellectuels marxistes les plus importants de son temps, chroniqueur influent de la *London Review of Books* et principale figure de la *New Left Review* et des éditions Verso. L'auteur ne vise explicitement que ce qu'il appelle l'idéologie nationaliste indienne et il ignore complètement les *Subaltern Studies*. Ce dédain mériterait un développement à part entière, d'autant que Perry Anderson délègue à un chercheur moins connu la tâche d'en faire une critique destructrice : Vivek Chibber publie la même année un brulot³, écrit d'un point de vue marxiste orthodoxe et centré plus particulièrement sur la période postcoloniale du SSG, aux éditions Verso. Revendiquant la pertinence des catégories marxistes (travail abstrait, prolétariat, etc.) à l'Inde, l'auteur tente de récuser la spécificité de

¹ Perry Anderson, *The Indian Ideology*, op. cit.

² Perry Anderson, Wang Chaohua, *Deux Révolutions : la Chine au miroir de la Russie*, Marseille, Agone, 2014 ; Perry Anderson, *Brazil Apart : 1964-2019*, Londres / New York, Verso, 2019 ; *Lineages of the Absolutist State*, Londres, New Left Books, 1979.

³ Vivek Chibber, *Postcolonial Theory and the Specter of Capital*, Londres / New York, Verso, 2013 ; traduction française par Christine Vivier : *Théorie postcoloniale et le spectre du Capital*, Toulouse, l'Asymétrie, 2017 ; cf aussi « Les *subaltern studies* comme idéologie », *Contretemps.eu*, 01/08/2013, <https://www.contretemps.eu/lire-conclusion-postcolonial-theory-and-specter-capital-vivek-chibber/> ; Rosie Warren (dir.), *The Debate on Postcolonial Theory and the Specter of Capital*, New York / Londres, Verso, 2016 ; Kolja Lindner, « Théorie postcoloniale et le spectre de Marx : à propos du marxisme de Vivek Chibber », *Actuel Marx*, 2017/2 n° 62, p. 109-123.

cette dernière au regard de la théorie générale, notamment sur la question de la continuité des éléments précapitalistes dans la modernité.

Anderson concentre ses flèches sur Gandhi, Nehru, Indira Gandhi et le parti du Congrès d'une part, et sur un groupe d'intellectuels indiens tels qu'Amartya Sen et Sunil Khilnani, d'autre part¹. Son argumentation se veut dévastatrice. L'idéologie indienne reposerait sur quatre affirmations : l'Inde est une civilisation ancienne, inscrite en continuité avec le présent ; la République indienne a eu la capacité d'articuler l'unité et la diversité d'un pays-continent ; elle est un pays multiconfessionnel et son système politique est séculier ; elle constitue une démocratie de masse, la plus grande au monde. Anderson détruit systématiquement chacune de ces affirmations d'un point de vue marxiste classique, mais aussi en exprimant les vues typiques des Britanniques. Selon lui, l'Inde n'existait pas en tant que telle avant la colonisation et c'est celle-ci qui lui donna son unité. Loin d'articuler diversité et unité, l'Inde réprime sauvagement les minorités ethniques et religieuses sur ses pourtours du Nord-Est et du Nord-Ouest. Elle est née sur la base d'une partition confessionnelle et est imbibée par la religion hindouiste. Sa démocratie est un leurre, tant le système est confisqué par les élites et pourri par le système des castes. Je ne discuterai pas l'ensemble de son argumentation, ni tous les contre-arguments des chercheurs des *Subaltern Studies*. Je me concentrerai sur quelques points touchant à des questions touchant la dynamique du système politique indien et la place de la religion en son sein.

La critique d'Anderson à l'égard des dirigeants indiens les plus célèbres, Gandhi et Nehru, est particulièrement acerbe. Gandhi avait peu d'éducation et la grande culture lui faisait défaut. Sa réflexion était médiocre. Son idéologie était « un étrange un pot-pourri² ». Ses deux concepts clés étaient plus que problématiques. La *Swaraj* signifia bien plus (et pendant longtemps beaucoup moins) que l'indépendance : elle impliquait la critique de la colonisation mais aussi la promotion de l'autogouvernement local. Ce faisant, elle s'appuyait sur une vision mystifiée du village indien traditionnel et sur une éthique religieuse. La *Satyagraha*, la désobéissance civile non violente, ne fut pas efficace dans la lutte pour l'indépendance ; ce mode d'action visait surtout à éviter une révolution. Gandhi refusait l'abolition du système des castes et s'opposait aux élections séparées pour les Dalits (intouchables) proposées par le leader de ceux-ci, Bhimrao Ramji Ambedkar³. Plus important encore, Gandhi satura la lutte pour l'indépendance d'un appel « à l'imaginaire hindou. C'est ici, sans ambiguïté, que se trouve l'origine du processus politique qui mènera finalement à la partition.⁴ » Il injecta une dose massive de religion dans un mouvement nationaliste initialement séculier. Nehru, quant à lui, était séculier mais prêt à faire des compromis avec Gandhi. C'était un homme politique médiocre, sans aucun sens des masses. Il avait plus de culture et était plus ouvert d'esprit que Gandhi, mais fut un mauvais étudiant à Cambridge, et manquait de grandeur intellectuelle. Il n'avait guère de force morale et fut même prêt à devenir l'amant de la femme de Lord

¹ Amartya Sen, *The Argumentative Indian: Writings on Indian History, Culture, and Identity*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2005 ; Jean Drèze, Amartya Sen, *An Uncertain Glory : The Contradictions of Modern India*. Londres, Allen Lane, 2013 ; Sunil Khilnani, *The Idea of India*, New York, Farrar Straus Giroux, 1999.

² Perry Anderson, *The Indian Ideology*, op. cit., p. 18.

³ Pour une étude en français sur ce grand intellectuel et leader politique, cf. Christophe Jaffrelot, *Dr Ambedkar, leader intouchable et père de la Constitution indienne*, Paris, Presses de Science Po, 2000.

⁴ *Id.*, p. 94.

Mountbatten, le dernier Vice-roi du Raj, le régime colonial britannique. Il voulait l'indépendance sans accorder aux musulmans une protection nécessaire, et promut une partition d'en haut. Au total, il fut co-responsable d'une politique qui sema les germes de divisions sectaires.

La réplique des études subalternes

Dans leur controverse avec Perry Anderson, Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj et Nivedita Menon, ayant largement laissé derrière eux les accents postmodernes de la seconde période du SSG tout en gardant la perspective programmatique de « provincialiser l'Europe », synthétisent certaines des réflexions de la troisième période des *Subaltern Studies*.

Nombre d'arguments d'Anderson contre l'idéologie dominante des intellectuels nationalistes du Congrès avaient déjà été avancés en Inde par le SSG, mais le chroniqueur de la *London Review of Books* les avait complètement ignorés, lors même qu'une partie d'entre eux étaient formulés dans une optique marxiste ou postmarxiste. Ce refoulement des auteurs du Sud s'attire une réplique acerbe : « Même les banalités, lorsqu'elles sont prononcées par les Européens, font l'histoire¹ ». Dans le même ordre d'idées, Chatterjee, Kaviraj et Menon reprochent à Anderson d'utiliser les termes européens au lieu des termes indiens les plus courants lorsqu'il évoque le sous-continent, comme si le langage était neutre. Les mots britanniques constituent une lentille qui déforme la formation sociale indienne, par exemple lorsqu'Anderson utilise sans précaution le terme anglais de « castes » et ne différencie pas les castes comme *varna* – les quatre castes de la culture hindoue classique : les prêtres (Brahmanes), les guerriers (Kshatriya), les commerçants et marchands (Vaishyas), les cultivateurs (Shudras), plus les intouchables (Dalits) – et les castes sociologiques, les *jati*. Or, ces dernières doivent être comprises dans une perspective constructiviste, et matérialiste : elles évoluent et ne sont plus essentiellement religieuses, mais sociopolitiques².

Cela a des conséquences considérables. C'est un préjugé typiquement eurocentriste que de penser que la mobilisation des classes serait bonne, matérialiste et rationnelle, quand la mobilisation des castes serait mauvaise, confessionnelle (en Inde, on utiliserait le mot « communaliste » plutôt que ce vocable européen) et donc en partie irrationnelle. « La mobilisation de classe aurait apporté des remèdes matériels aux opprimés ; la mobilisation par caste ne produit-elle qu'une satisfaction symbolique ?³ » De fait, l'un des principaux facteurs de la difficulté de la gauche socialiste et communiste à représenter une véritable alternative au Congrès fut son incapacité à analyser correctement les castes. Ce n'était probablement pas un hasard puisque les dirigeants communistes, notamment, étaient pour la plupart issus des castes supérieures. Or, « les mobilisations de caste ont fondamentalement transformé la démocratie indienne, et c'est pourquoi aucune analyse de gauche qui ne prend pas la caste au sérieux, ou qui les considère simplement comme un obstacle à la mobilisation de classe, n'a survécu au 20^e siècle⁴ ». Les partis politiques, souvent socialistes et locaux, qui ambitionnaient de représenter les castes inférieures furent des partis de masse, ils ont suscité d'énormes mobilisations qui ont

¹ Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj, Nivedita Menon, *The Indian Ideology*, op. cit., p. 113.

² *Id.*, 94

³ *Id.*, p. 95.

⁴ *Id.*, p. 59. Cf. aussi p. 94 sq., p. 135 sq.

abouti à des résultats matériels et symboliques forts. Les luttes des castes inférieures ont été des facteurs clés dans la démocratisation de la République indienne¹. « La politique indienne est motivée par des identités qui sont très différentes de celles de classe, et donc l'analyse marxiste est à proprement parler inapplicable.² » L'une des contributions majeures du SSG a justement été de montrer les identités complexes de la classe ouvrière indienne, qui n'ont jamais été réductibles à la classe.

En outre, les chercheurs indiens reprochent à Anderson de se concentrer sur les grands hommes au lieu d'analyser les mobilisations et les luttes des subalternes. Cela l'amène à méconnaître l'impact réel de Gandhi sur la politique indienne. L'argument selon lequel ce dernier aurait introduit un imaginaire religieux dans une politique par ailleurs séculière a peut-être du sens si on limite l'analyse aux élites nationalistes et à la politique institutionnelle, mais il méconnaît complètement la profonde religiosité des masses indiennes à l'époque de la lutte pour l'indépendance. L'imaginaire religieux était là, bien ancré. La capacité de Gandhi à transformer le mouvement nationaliste d'un parti d'élites en un mouvement de masse et à établir un pont entre la politique institutionnelle et les subalternes était due à la fascination qu'il produisait chez l'immense majorité du peuple. Pour la masse des paysans, il était une sorte de saint. Il pouvait les séduire, bien au-delà des divisions communautaires et sectaires, moins à cause de ses écrits ou de ses croyances personnelles mais parce qu'il était une incarnation des subalternes, par son apparence corporelle, sa forme de vie et ses symboles forts qu'il mobilisait³. Le juger selon les critères de la controverse académique, c'est se méprendre sur le personnage, sur son rôle d'intellectuel organique des masses populaires et sur ses actions.

Anderson n'aborde pas non plus la différence entre le nationalisme européen et ce que proposaient Gandhi ou Rabindranath Tagore (1861-1941). Ces derniers étaient très critiques à l'égard du nationalisme européen, et leur contribution fut « l'une des premières occurrences dans l'histoire intellectuelle [où se manifeste] une vive opposition entre deux modèles de nationalisme dans les premières étapes de la liberté : un nationalisme homogénéisant de style européen et un modèle concurrent basé sur des formes indiennes prémodernes d'identité complexe et à plusieurs couches.⁴ » L'une des réalisations les plus importantes de Gandhi fut de réformer l'organisation du Congrès selon les circonscriptions linguistiques et de refuser les divisions administratives de la puissance coloniale. Cela « permit que les langues régionales, et non plus l'anglais, deviennent le médium de communication politique de masse et cela initia ainsi un processus de démocratisation de la politique qui s'est poursuivi sans discontinuer depuis lors.⁵ »

¹ Cf. sur ce point Christophe Jaffrelot, *Inde : la démocratie par la caste. Histoire d'une mutation socio-politique*, Paris, Fayard, 2005 ; Surinder S. Jodhka, Jules Naudet (dir.), *The Oxford Handbook of Caste*, Oxford, Oxford University Press, 2023.

² Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj, Nivedita Menon, *The Indian Ideology*, op. cit., p. 149.

³ *Id.*, p. 71.

⁴ *Id.*, p. 146. Pour une reprise de cette idée par la science politique mainstream, cf. Alfred Stepan, Juan J. Linz, Yogendra Yadav, *Crafting State-Nations. India and Other Multinational Democracies*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2011.

⁵ Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj, Nivedita Menon, *The Indian Ideology*, op. cit., p. 92.

Ravi Sinha et la politique des profondeurs

Après la publication des deux ouvrages d'Anderson et de Chatterjee, Kaviraj et Menon, la controverse s'élargit à nombreux intellectuels et chercheurs indiens. Parmi eux, Ravi Sinha, un universitaire militant associé aux mouvements progressistes depuis près de quatre décennies, assez proche des subalternistes, propose un concept spécifique, celui de « politique des profondeurs » (*depth politics*). Ce concept, dans sa formulation, emprunte à la notion de psychologie des profondeurs, un ensemble d'approches thérapeutiques qui explorent les aspects inconscients et interpersonnels de l'expérience humaine. Dans une première formulation, Sinha écrit : « La politique des profondeurs [...] surgit lorsqu'un système politique et économique moderne arrive dans un pays et une civilisation qui existent depuis des siècles et des millénaires sans avoir bénéficié de ou s'être frottés avec la modernité. Il s'agit invariablement d'une affaire tumultueuse qui nécessite des ajustements de grande envergure des deux côtés de la fracture modernité-tradition¹ ». Cela touche l'inconscient social et non l'inconscient individuel. Et comme tout inconscient, celui-ci est invisible et n'est pas remis en question, à moins qu'une action ne soit entreprise pour le dévoiler. « L'inconscient culturel n'entre pas dans le jeu politique s'il n'est pas agité par la politique. Le genre de politique capable de remuer cette couche intermédiaire de l'inconscient est ce que j'ai appelé la politique des profondeurs.² » Cette perspective avait d'ailleurs été esquissée par Gramsci avec son concept d'hégémonie lorsqu'il insistait sur la mobilisation du sens commun ou des émotions.

C'est précisément ce qu'Anderson ne comprend pas lorsqu'il entend démythifier Gandhi. Certes, d'un point de vue de gauche radicale, il est possible et même nécessaire de critiquer la stratégie d'un personnage qui a voulu éviter une révolution sociale et a contribué à laisser presque intactes les profondes hiérarchies qui existaient dans la société indienne. Mais il ne faut pas négliger sa grandeur, ni se méprendre sur la force du type de politique qu'il a pu promouvoir. Si Gandhi pu être le principal leader du mouvement nationaliste, c'est qu'il « était "l' élu" lorsqu'il s'agissait d'atteler cette civilisation ancienne et passive au char moderne du nationalisme. Tant par sa conception que par sa propre constitution intérieure, et contrairement à tous les autres concurrents à la direction du mouvement nationaliste, il avait un accès privilégié à l'inconscient indien. Il fut l'analyste autant que le plombier des profondeurs de l'esprit indien.³ »

La gauche, et en particulier la gauche marxiste, était tellement piégée dans ses schémas et concepts classiques, importés d'Europe, qu'elle s'avéra incapable de promouvoir une politique des profondeurs avec d'autres objectifs. Elle ne fut donc pas en mesure de contester avec succès la direction du mouvement nationaliste au Mahatma. Pour comprendre le succès de ce dernier, il faut reconnaître cette grande réussite : « Gandhi fut le premier exemple, et l'exemple classique, de la politique des profondeurs dans le sous-continent. En évoquant les "émotions religieuses archaïques", il remua les profondeurs de l'inconscient indien et mobilisa les masses indiennes au service d'une cause moderniste sans exiger d'elles qu'elles se modernisent elles-

¹ Ravi Sinha, « The Indian Unconscious », art. cit., p. 2.

² *Id.*, p. 11.

³ *Id.*, p. 11.

mêmes. Cette voie n'était pas accessible à la gauche marxiste, ni d'ailleurs à Nehru, Ambedkar ou Subhash Chandra Bose.¹ »

Par la suite, Nehru put gouverner pendant deux décennies la nouvelle République en s'appuyant sur le prestige du mouvement nationaliste et sur la perspective d'une amélioration significative des conditions matérielles du peuple. Il n'avait pas besoin de développer avec la même intensité que Gandhi une politique des profondeurs pour être légitime, mais bénéficiait des ressources de l'État développementaliste qu'il développait activement². Les mobilisations victorieuses des basses castes et de certains groupes subalternes pour bénéficier des ressources publiques et conquérir des droits amenèrent une part croissante des couches populaires à s'intégrer dans le système politique, comme en témoignent notamment une participation électorale croissante. Cependant, une fois cet élan initial épuisé, la politique indienne devint beaucoup plus compétitive. Le champ était ouvert aux forces qui pourraient « faire ressurgir les "émotions religieuses archaïques", à la différence que les nouveaux acteurs n'avaient pas l'authenticité de Gandhi ni le noble objectif d'une libération nationale. Il fallut à nouveau plonger les mains dans l'inconscient indien afin de vaincre les concurrents pour le pouvoir d'État et déployer ce dernier au service du capitalisme néolibéral et des intérêts des grandes entreprises.³ »

Une fois de plus, la gauche socialiste et communiste eut du mal à comprendre ce qui se passait. Il en fut de même de l'intelligentsia libérale, qui s'était développée entretemps, notamment parmi les intellectuels, et du Congrès entré en phase de déclin. Ces différents courants contestaient l'extrême droite sectaire et autoritaire hindoue pour le contenu de sa politique, mais aussi pour la manière dont cette politique était faite. Modi fut accusé d'être l'un des nombreux populistes qui menacent la démocratie libérale. Cela passait à côté de l'essentiel. Il est peu probable que les groupes subalternes puissent être mobilisés durablement au sein de la politique institutionnelle contre le BJP, le parti de Modi, sans recourir à une forme de politique des profondeurs. À ce titre, cette dernière ne doit pas être diabolisée. « Il n'est pas vrai que seul le mal puisse sortir du jeu de la politique des profondeurs. La montée du sectarisme religieux et du fondamentalisme et la fomentation d'émeutes et de violences collectives ne sont pas les seuls fruits à récolter. Une politique électorale fortement compétitive peut également agir sur la structure sociale et l'esprit culturel avec des résultats plus positifs. Les structures sociales, les coutumes et les idées oppressives ont été remises en question, diluées et déstabilisées par les processus de la démocratie électorale. [...] S'il est possible de plonger la main dans l'inconscient indien, il devrait également être possible de commencer à le reconnecter avec la politique démocratique.⁴ »

Inverser le regard

Ce débat, et plus généralement les apports des études subalternes et la notion de politique des profondeurs, intéressent au-delà de l'Inde. Après tout, la « plus grande démocratie du monde »

¹ *Id.*, p. 11-12.

² Pour une déconstruction de la tendance générale à faire de Nehru l'incarnation de l'Inde des années 1950 et 1960, cf. Taylor C. Sherman, *Nehru's India. A History in Seven Myths*, Princeton, Princeton University Press, 2022. Cf. aussi Tariq Ali, *The Nehrus and the Gandhis. An Indian Dynasty*, London, Picador-Macmillan, 2005.

³ Ravi Sinha, « The Indian Unconscious », art. cit., p. 12.

⁴ *Id.*, p. 12.

compte plus d'habitants que l'Amérique du Nord, l'UE, le Royaume-Uni, le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande réunis. Toute théorie démocratique ayant pour ambition de proposer une perspective universaliste ne peut ignorer l'expérience indienne. Il est par exemple lamentable qu'aujourd'hui encore, les études de théorie politique s'appesantissent longuement sur les écrits des Pères fondateurs des républiques étatsunienne et française mais négligent complètement les débats constitutionnels indiens.

La politique des profondeurs et les subalternes au-delà de l'Inde

Pour ne prendre que cet exemple, le concept de politique des profondeurs, à condition d'être reformulé, peut être heuristique non seulement pour comprendre l'Inde, mais aussi pour d'autres contextes. Dans la formulation que lui donne Sinha, il souffre de deux faiblesses. La première est historiographique : il présente les couches subalternes indiennes pendant la colonisation comme étant en continuité avec un passé immobile, négligeant les dynamiques d'hybridations qui les avaient faites évoluer. La seconde est théorique : l'inconscient social semble pour lui renvoyer forcément à des émotions religieuses archaïques. Or, il est possible de le comprendre de façon plus large, comme le niveau où se constituent les structures socio-psychiques qui déterminent pour partie les comportements politiques, et où fleurissent des imaginaires qui suscitent les émotions profondes de la population et constituent des ressorts privilégiés de mobilisation.

Moyennant ces deux reformulations, la notion de politique des profondeurs peut s'appliquer à la plupart des anciens pays colonisés avant et après leur indépendance. L'expansion mondiale du capitalisme et de la modernité se confronta avec les relations précapitalistes ainsi qu'avec les structures socio-psychiques et les imaginaires prémodernes. Partout, elle fut amenée à les transformer. Dans certains cas, elle les renforça sous la domination d'une couche superficielle de système capitaliste et moderne local. Sur le long terme, elle les poussa à s'hybrider et ouvrit la voie à d'autres modernités¹. Dans la plupart des régions, la politique institutionnelle resta l'affaire des élites. Les subalternes furent exclus ou marginaux, souvent légalement, puis de facto. Après les indépendances, les nouvelles élites libérales ou socialistes s'appuyèrent sur l'État développementaliste hérité de la colonisation pour transformer et gouverner les sociétés. Bien des États, notamment en Afrique, étaient des « États gardiens »², des intermédiaires entre les ressources des colonies ou anciennes colonies et le marché mondial. Pour les masses, la modernisation fut souvent vécue comme une chute³ et les gouvernements, électifs ou non, furent et restent « des gouvernements des élites, par les élites et pour les élites⁴ ». Dans le meilleur des cas, l'État développementaliste pouvait apporter un certain bien-être aux subalternes, mais il s'agissait d'un développement imposé d'en haut qui ne reposait pas sur une mobilisation et une organisation sociale durables. De ce point de vue, après les indépendances, l'opposition démocraties électorales / régimes autoritaires était et reste moins significative pour la vie concrète des subalternes que l'existence ou non d'une véritable capacité étatique (*state*

¹ Shmuel N. Eisenstadt (dir.), *Multiple Modernities*, Transaction Publishers, Piscataway (N.J.), 2002 ; Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidentale. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016 ; Wang Hui, *China's Twentieth Century*, Londres / New York, Verso, 2016.

² Frederick Cooper, *Africa Since 1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

³³ Adolfo Gilly, *Notre chute dans la modernité*, *op. cit.*

⁴ William H. Overholt, « Duterte, democracy, and defense », <https://brookings.edu>, 31/012017.

capacity) capable de proposer des services sociaux, de favoriser un développement équilibré de l'économie, de limiter corruption et clientélisme, de dompter l'économie capitaliste et de limiter l'accaparement des richesses par des élites restreintes.

La politique des profondeurs n'est pas la manière habituelle de faire de la politique. Elle apparaît généralement sur le devant de la scène à des moments précis, lors de révoltes ou de révolutions, de guerres nationales, d'émeutes ethniques ou communautaires, de bouleversements religieux. Les expériences où elle est mobilisée dans un sens progressiste sont encore moins nombreuses. En Amérique latine, cela fut par exemple le cas au Mexique depuis la Révolution de 1910-1920 jusqu'au cardénisme, en Argentine lors du premier péronisme, ou encore en Bolivie lors de la Révolution de 1952. Une politique des profondeurs « progressiste » se déploya lors de ces moments historiques. En Inde, les mobilisations de masse en faveur d'une refonte linguistique des États indiens, ou des castes inférieures pour une représentation plus juste dans la politique et dans l'État, impliquaient également une politique des profondeurs. Dans des directions opposées, les campagnes sectaires religieuses du BJP et l'insurrection naxalite portée par un imaginaire d'émancipation communiste sont deux autres exemples de politique des profondeurs – la seconde redécouvrant le type de politique insurrectionnelle qui caractérisait la politique subalterne selon le SSG¹.

Politique et mobilisation des imaginaires au 21^e siècle

La politique des profondeurs ne se borne pas aux situations dans lesquelles modernité et capitalisme d'une part, pré-modernité et précapitalisme d'autre part, coexistent et se transforment mutuellement. Sinha lui-même le reconnaît implicitement lorsqu'il appelle au renouveau d'une politique des profondeurs progressiste dans le contexte indien des années 2010, dans un contexte bien différent de ce qu'il était à l'époque coloniale ou dans les premières décennies de la République. L'inconscient social ne se limite pas aux sociétés prémodernes : Martin Luther King, Malcom X et les mouvements pour les droits civiques des années 1950 et 1960 aux États-Unis (une société que l'on pouvait considérer à bien des égards comme la plus moderne du monde,) furent capables de développer une politique des profondeurs faisant appel à des soubassements religieux en même temps qu'à des imaginaires séculiers allant de la référence à la Constitution étatsunienne au panafricanisme. La politique des profondeurs caractérisa également bien des aspects de la politique européenne durant l'ère des guerres et des révolutions qui couvre la première partie du « court 20^e siècle » (Eric Hobsbawm). Elle se renouvela au cours des décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, lorsque les partis politiques de masse réussirent à affilier les groupes subalternes à la politique institutionnelle. Ils purent le faire grâce à certaines conditions. Le Nord global était au centre du monde, il pouvait profiter de toutes les ressources planétaires et les redistribuer à ses citoyens. Le mode de développement qui soutenait ses systèmes démocratiques provoquait la « grande accélération » qui a conduit à ce que le CO2 produit au Nord envahisse les Suds. L'État national apparaissait comme un cadre efficace pour l'exercice des droits politiques. Les idéologies promues par les partis de masse (socialistes et communistes d'un côté, chrétiens-démocrates de l'autre) flanqués de leurs organisations satellites (syndicats, associations, associations

¹ Alpha Shah, *Night March*, *op. cit.*.

caritatives, paroisses, gouvernements locaux) pouvaient faire appel à l'inconscient social et à de puissants imaginaires, à commencer par celui du progrès.

Pour de nombreuses raisons, cette période est révolue et les conditions qui permettaient la stabilité du système ont disparu ou sont en train de disparaître. Dans la plupart des pays du Nord global, les subalternes sont à nouveau loin de la politique institutionnelle. Aux yeux d'une majorité de citoyens, cette dernière semble réduite à des manœuvres politiciennes. L'écart qui s'est réouvert entre les élites et les masses pourrait s'analyser avec une version plus modérée du récit le SSG proposait dans le cas de l'Inde, dans un contexte bien sûr totalement différent. Une telle distance est peut-être plus « normale » que l'intégration tranquille des masses au système politique que l'Europe et l'Amérique du Nord ont pu connaître durant quelques décennies après la seconde guerre mondiale. Les Trente Glorieuses seraient-elles l'exception plutôt que la règle ?

Dans cette situation, les groupes subalternes se tournent parfois vers une sorte de politique insurrectionnelle moderne. En France, le mouvement des Gilets jaunes a été paradigmatique, mais on peut aussi reconnaître ce phénomène des mouvements de type *Occupy Wall Street* jusqu'aux mobilisations *Black lives matter* en passant par les Soulèvements de la terre et *Extinction Rebellion* ou encore les émeutes des banlieues françaises. Dans une direction politique opposée, l'incapacité des partis politiques traditionnels à promouvoir une politique des profondeurs laisse d'abord la place institutionnelle à des imaginaires nationaux-populistes reposant sur des pulsions inconscientes sectaires et xénophobes. Au total, il est vain de dénoncer le populisme (surtout en mettant dans cette catégorie des courants disparates de droite et de gauche) et de se contenter de défendre une vision technocratique ou hyper-rationaliste de la démocratie. La politique institutionnelle, si elle veut inclure les subalternes, ne peut pas être réduite à une conversation raisonnable entre de tolérants interlocuteurs. Elle doit de nouveau inclure un appel aux émotions, aux imaginaires, à l'inconscient social, à une politique des profondeurs. La fascination pour les procédures et les dispositifs institutionnels typique de la démocratie libérale est quant à elle à courte vue, surtout lorsqu'elle se réduit à l'éloge des élections libres et de la séparation des pouvoirs à l'échelle nationale et infranationale, sans prendre en compte les pouvoirs sociaux qui caractérisent le capitalisme mondialisé et la gouvernance globale.

Ce programme rejoint pour partie les théorisations des théoriciens populistes de gauche, comme Ernesto Laclau et Chantal Mouffe¹. Il est d'ailleurs significatif que le premier ait élaboré sa théorie en référence à un autre exemple historique de politique des profondeurs dans un pays du Sud, celui de l'Argentine péroniste. Contre la vision dominante qui critique le discours populiste parce qu'il serait vague et rhétorique, le contre-argument de Laclau est que la politique au sens noble ne serait être une démonstration conceptuelle logique. Elle implique forcément la rhétorique, les imaginaires et les affects, en particulier lorsqu'il s'agit de toucher la masse des citoyens éloignés de la politique politicienne, et plus encore si l'objectif est de mobiliser les énergies nécessaires pour transformer l'ordre existant malgré les résistances immenses des intérêts constitués. Unifier les demandes dispersées d'un groupe, et à fortiori du

¹ Ernesto Laclau, *La raison populiste*, Seuil, Paris, 2008 [2005] ; Chantal Mouffe, Iñigo Errejón, *Construire un peuple : Pour une radicalisation de la démocratie*, Cerf, Paris, 2017.

peuple, implique de construire des « chaînes d'équivalences » situées sur un autre plan que la logique, de jouer sur des « signifiants vides », de donner toute sa place au rôle historiques des leaders charismatiques.

Les pistes ouvertes par les *Subaltern Studies* dépassent cependant certaines des difficultés auxquelles se heurtent les théories populistes. Mettre l'accent sur les subalternes plutôt que sur le peuple permet d'éviter le biais anti-sociologique de Laclau et les dangers qu'implique l'objectif illusoire de rassembler un peuple unifié et sans contradictions en son sein. Elle ouvre aussi des pistes de recherche sur les structures socio-psychiques qui vont au-delà de la fixation sur la simple rhétorique. Par ailleurs, l'absence de meneur équivaut pour Laclau à la dissolution du politique et l'action du leader charismatique est pour lui quasi-démiurgique. À l'inverse, si les *Subaltern Studies* ne nient pas l'importance historique des dirigeants charismatiques (pour le meilleur et pour le pire, comme le montrent les cas de Gandhi et Modi), elles ne postulent nullement qu'ils soient indispensables pour toute politique des profondeurs. L'autonomie des représentés par rapport à leurs représentants reste une question ouverte, et l'une des caractéristiques de nombreux mouvements sociaux au 21^e siècle est précisément qu'ils revendiquent de ne pas avoir de représentants¹. Enfin, au-delà de Laclau et des élaborations explicites des *Subaltern Studies*, il faut affirmer que si la grande politique inclut la rhétorique et la politique des profondeurs, elle ne saurait s'y réduire sans tomber dans de dangereux travers. Cette thèse ouvre un programme de recherche qui interroge jusqu'à quel point une argumentation solide peut se trouver (ou non) derrière les chaînes d'équivalences et les signifiants vides ; de quelle façon la politique des profondeurs peut cohabiter avec des modalités organisationnelles, des procédures et des politiques cohérentes ; sous quelles formes les mouvements sociaux et l'appel aux imaginaires des subalternes peuvent s'articuler avec la démocratie délibérative et ses dispositifs. Après tout, la psychanalyse nous enseigne que s'il est impossible de maîtriser ou de rationaliser complètement l'inconscient, il est possible de travailler à ce que les pulsions soient dirigées dans un sens positifs pour soi-même et pour les autres – ou, en reprenant le langage de Spinoza, que les passions joyeuses prédominent sur les passions tristes.

Conclusion. Contre l'universel tronqué

D'autres enseignements pourraient être tirés des *Subaltern Studies*. Le premier relève de l'épistémologie. S'il ne s'agit pas d'adopter les dichotomies problématiques de la seconde période du SSG, qui opposaient « la » rationalité occidentale et « la » culture des subalternes du Sud, il ne devrait plus être possible de balayer d'un revers de main la culture et les modes de pensée des subalternes, dans les Suds comme dans le Nord global, en les renvoyant à leur archaïsme supposé ou aux préjugés des non-savants. Sans les adopter de façon acritique, il faut les prendre au sérieux, y compris lorsqu'ils bousculent les catégorisations sociologiques les plus courantes (ou celles typiques de la gauche progressiste, qui sont souvent les mêmes), par exemple parce que la racialisation, la religion ou les luttes pour la reconnaissance prennent le pas sur les catégories de classe. De ce point de vue, l'utilisation répandue dans la sociologie

¹ Samuel Hayat, « Unrepresentative Claims : Speaking for Oneself in a Social Movement », *American Political Science Review*, Vol. 116, n° 3, août 2022, p. 1038-1050.

politique francophone de la notion de « catégories indigènes » a un relent néocolonial en même temps qu'elle empêche d'interroger les potentiels présupposés ethnocentriques de chercheurs se pensant en situation de surplomb par rapport au sens commun.

Il faudrait aussi approfondir l'idée que les luttes de classe et la conscience de classe qui se sont développées en Europe pendant un siècle et demi n'étaient pas « la » voie progressiste universelle vers la modernisation et la justice sociale ; et que la dimension culturelle, très sensible au contexte, interagit toujours avec la dimension matérielle. De ce point de vue, on gagnerait à réhabiliter la notion de *Stand* (groupe de statut) que Max Weber reformula il y a un siècle pour englober à la fois l'Inde et l'Occident, les états et les corporations de l'Ancien Régime, les castes indiennes, mais aussi des groupes moins fermés reposant sur une communauté de style de vie fondée sur le sens de l'honneur et pouvant le cas échéant entreprendre une activité rationnelle de défense de ses intérêts matériels et idéels¹. Plutôt que d'opposer de façon dichotomique les sociétés occidentales égalitaires à la société indienne hiérarchique², la notion de *Stand* permet de penser à la fois les similitudes et les différences, dans la perspective d'une sociologie historique comparative et non eurocentriste. Si la caste pousse à l'extrême les principes du groupe statutaire fermé, les sociétés occidentales les ouvrent mais ne les suppriment pas, et la grande sécession des riches qui caractérise de façon croissante le 21^e siècle tend par ailleurs à réduire fortement la mobilité sociale. De ce point de vue, une comparaison entre les mobilisations des basses castes en Inde et celle des Gilets jaunes en France mériterait d'être entreprise.

Pour finir, je voudrais revenir brièvement sur le débat entre Perry Anderson et les *Subaltern Studies*. La critique sous-jacente des chercheurs indiens à l'encontre du premier est qu'il reproduit les préjugés classiques de l'orientalisme. Le marxiste anglais s'appuie sur un « universel tronqué³ ». Dans cette perspective, l'Inde n'est qu'une mauvaise version de l'Europe. « Notre modernité est incomplète, notre sécularisme impur, notre démocratie immature, notre développement arrêté et notre capitalisme retardé.⁴ » « Pour Anderson, autant que pour J.S. Mill, l'Europe est à la fois la norme et l'exception : c'est ce que le reste du monde doit essayer d'imiter sans jamais pouvoir y parvenir vraiment.⁵ » Cette charge ne vaut pas que contre Anderson. La théorie politique dominante partage le même problème. Comparée à la littérature ou aux études artistiques et musicales, elle est incroyablement ethnocentrique. Elle idéalise l'expérience occidentale et l'universalise indûment. Contre le modèle diffusionniste qui postule que le bon système politique a été inventé dans le Nord global et qu'il doit progressivement gagner le reste du monde, mais aussi contre les versions les plus radicales des théories postcoloniales et décoloniales qui défendent la thèse d'une incommensurabilité radicale entre les pensées du Nord global et celle des Suds, il faut, comme les *Subaltern Studies* dans leurs meilleurs moments, défendre une perspective insistant sur l'indigénisation, la

¹ Max Weber, *Les communautés*, traduit de l'allemand par Elisabeth Kauffmann et Cathérine Colliot-Thélène, Paris, La Découverte, 2019.

² Louis Dumont, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966 ; *Homo Æqualis I : genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris Gallimard, 1977 ; *Homo Æqualis II : l'Idéologie allemande : France-Allemagne et retour*, Paris, Gallimard, 1978.

³ Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj, Nivedita Menon, *The Indian Ideology, op. cit.*, p. 109.

⁴ *Id.*, p. 58.

⁵ *Id.*, p. 153.

vernacularisation, les métissages, les transferts multidirectionnels, et les voies différentes de développement des expériences démocratiques. Il est plus urgent que jamais de prendre des distances avec l'universel tronqué.